

## LES GRANDS-MÈRES DE L'ANNÉE DU DRAGON

## Cet amour-là...

En 1988, année chinoise du Dragon, un événement aussi rare qu'un alignement de planètes a été ignoré par les médias : en quatre mois, quatre grandes féministes sont devenues grands-mères pour la première fois, de leurs quatre filles, qui ont mis au monde quatre filles. Si *La vie en rose* n'avait pas fermé l'année d'avant, nous en aurions sûrement fait notre Une...

par Hélène Pedneault

**Par ordre d'arrivée au monde :** Lise Payette est devenue grand-mère de Flavie, fille de Sylvie, le 21 février 1988; Pauline Julien est devenue grand-mère de Marie, fille de Pascale, le 1<sup>er</sup> mars; Marie Cardinal est devenue grand-mère d'Isadora, fille de Bénédicte, le 21 mars; et Anne Sylvestre est devenue grand-mère de Clémence, fille de Philomène, le 16 juillet. On frôle ici la mythique parthénogénèse!

À cette époque, je ne connaissais pas Lise Payette personnellement, mais je connaissais bien Anne, Pauline et Marie. Comme j'avais conservé mon «réflexe *Vie en Rose*», le phénomène m'a frappée. Il fallait voir Anne et Pauline quand elles se sont retrouvées après la naissance de Clémence et Marie. À peine se sont-elles dit bonjour qu'elles sortaient des photos de leurs petites-filles de leurs sacs! Ces complices de 40 ans de métier ont vécu la même année le choc de la grand-maternité. Parce qu'il

semble bien que ce soit un choc. Il n'existe pas beaucoup de mots pour décrire cette chose indicible qu'est la grand-maternité, qui se range indéniablement du côté du sensuel et du senti plutôt que du verbal. Et pourtant, les mots ont toujours été l'arme absolue de ces quatre femmes pour défendre les femmes, le pays, ou dénoncer les injustices. Pour une fois, ces quatre merveilleuses parleuses sont restées sans voix, pour entendre une toute petite voix qui est devenue tonitruante dans leurs vies.

Les quatre petites-filles auront 18 ans en 2006. Elles auront le droit de voter. En 1988, j'avais réalisé trois des quatre entrevues, mais la vie étant ce qu'elle est, j'ai dû mettre de côté ce reportage pour écrire la biographie de Clémence, sans avoir eu le temps de contacter Lise Payette. Ce hors-série de *La Vie en rose* nous permet enfin de vous faire entendre les quatre grands-mères de l'Année du Dragon. Il nous donne aussi l'émouvant privilège de faire parler au présent deux femmes qui nous ont quittées : Pauline Julien, le 1<sup>er</sup> octobre 1998, et Marie Cardinal, le 9 mai 2001. Ces propos inédits sont bien la preuve qu'elles sont toujours vivantes.



**LISE PAYETTE**  
*Au téléphone, 13 août 2005. C'est Lise Payette qui a eu l'insigne*

*honneur d'ouvrir le bal des grands-mères, huit jours avant Pauline Julien. C'est aussi la seule qui peut me parler de sa petite-fille sur 17 ans, puisque j'ai réalisé l'entrevue manquante en août dernier, et non pas «à chaud», comme les trois autres grands-mères.*

**J'ai été prête à être grand-mère** exactement au moment où on m'a mis Flavie dans les bras. Je n'ai pas

assisté à l'accouchement parce que je ne voulais pas voir ma fille souffrir. On est venu me chercher dès que le bébé est arrivé. Elle avait à peine 5 ou 10 minutes. Elle était enveloppée dans une couverture avec une petite tuque verte sur la tête. C'a été le coup de foudre total et absolu. J'ai connu pour la première fois l'amour inconditionnel. Avec nos enfants, il y a beaucoup d'amour, mais il faut qu'ils répondent aux attentes qu'on a envers eux, à l'éducation qu'on leur donne. Le cheminement est tout à fait différent. Avec Flavie, c'est totalement inconditionnel. On me l'a mise dans les bras et je suis devenue amoureuse d'elle passionnément.

Quand j'habitais Hudson, Sylvie venait parfois passer la fin de semaine à la maison avec son mari et Flavie, et c'est moi qui lui donnais à boire. Elle s'endormait et je la gardais dans mes bras pendant les quatre heures entre les deux boires! Sylvie me disait: «Pour l'amour du bon dieu, mets-la dans son lit!» Et je lui répondais: «Non, parce que ça ne sera pas long qu'elle ne voudra plus que je la prenne comme ça.»

Un jour, vers l'âge de 3 ans, elle me téléphone à 8 heures du matin pour me dire: «Je veux me débayasser de mes payants», parce qu'elle s'était chicanée avec eux! Je lui ai répondu: «Écoute, je vais réfléchir et je vais te rappeler.» Toute petite, quand elle était dans la lune, je lui demandais: «Flavie, qu'est-ce que tu fais?» Et elle me répondait: «Je yéfléchis!» (*Elle éclate de son beau rire inimitable.*)

Flavie a 17 ans maintenant. Je ne vois pas de rupture de communication entre nous. Ce que je m'apprête à vivre, c'est la perte d'une partie d'elle. Elle va tomber en amour, c'est presque fait, peut-être même que c'est déjà fait, et ça introduira une autre personne dans la relation. Je ne vis pas ça difficilement, mais je me prépare mentalement à perdre une partie de ses confidences, qui iront à son amoureux. C'est correct dans l'évolution normale d'une relation.

J'ai le sentiment, parfois, qu'on a le même âge. Je ne veux pas dire que j'ai 17 ans, mais probablement que moi j'en ai un peu moins que ce que j'ai, qu'elle en a un peu plus que ce qu'elle a, et on se retrouve quelque part entre les deux! Quand je l'ai amenée au spectacle des 30 ans du Conseil du statut de la femme, il y a deux ans, elle a vécu la découverte de la solidarité des femmes. Aux yeux de ses compagnes de classe, Flavie, c'est déjà la féministe! Elle est en train de se politiser. Elle lit les journaux, passe ses commentaires et tous les jours elle m'appelle pour me dire: «Mamie, tu devrais faire une chronique sur telle ou telle chose.»

Quand je suis devenue grand-mère, une de mes premières pensées a été que je voulais être pour elle ce que ma grand-mère Marie-Louise a été pour moi: une personne ressource. Elle habitait tout près de chez nous. Après l'école, à 4 heures, on arrêtait chez elle, ma sœur et moi. Elle nous servait du thé ou un verre de lait avec des biscuits soda chauds, et là, on bavardait de tout: de politique ou de ce qui se passait dans la famille. Il n'y avait jamais de sujets tabous avec elle. C'est elle qui m'a

expliqué que la mort faisait partie de la vie, vers 10 ou 11 ans. Alors le sentiment profond d'avoir tout appris de la vie avec elle m'est toujours resté.

Ce que Flavie fait beaucoup avec moi en ce moment, c'est de me demander comment les choses se sont passées pour moi: «Comment t'as fait, mamie, pour commencer à la radio?» Un autre jour, c'est:



© Jean Bernier

«Comment t'as fait, mamie, quand t'es arrivée à Paris, sans connaître personne, avec trois enfants?» On dirait qu'elle me demande le mode d'emploi de la vie! Et dans ça, je retrouve beaucoup, en d'autres mots et d'autres réalités, ce que moi je faisais avec ma grand-mère.

C'est un lien unique dans ma vie, finalement assez semblable à celui que j'ai eu avec ma grand-mère Marie-Louise. J'ai bien peur que, comme moi, elle se mette à dire à tout propos: «Ma grand-mère dit, ou disait...» Il y a une phrase de Marie-Louise qui, pour moi, a été très importante toute ma vie: «C'est pas plus fatigant vivre debout que vivre à genoux.» Flavie va peut-être accrocher un jour quelques phrases de moi, si ce n'est déjà fait! Je ne peux pas parler pour elle, mais dans mon cas, c'est comme si on s'était connues il y a longtemps, dans un autre monde, bien avant qu'on existe toutes les deux...

*Flavie entre au cégep cette année en histoire. De son côté, grand-mère Lise a le regard toujours aussi acéré et fait de l'histoire active: cette année, après avoir lu la biographie de Lady Cartier de Micheline Lachance, elle était prête à prendre la tête d'une manif pour aller déboulonner la statue de ce faux jeton de Georges-Étienne Cartier.*

## P **AULINE JULIEN**

*Automne 1988, chez Pauline Julien, rue Pontiac. Elle a de la crème du coin de l'œil jusque dans les cheveux, parce qu'elle vient de crêmer les fesses de Marie, qui a 7 mois. Qui s'étonnera que Pauline Julien ait mis au monde une lignée de femmes et de feu: fille, mère et grand-mère sont toutes les trois Dragon!*

**J'étais la plus jeune** d'une famille de onze enfants, et ma mère et mon père étaient devenus orphelins assez jeunes. Je n'ai connu ni grands-mères, ni grands-pères. Ça m'a laissé une sorte de nostalgie. À 15 ans, je disais à ma mère : « C'est terrible, je veux avoir une grand-mère ! » Ça me manquait et ça m'a toujours manqué. Dans ma tête, ça voulait dire lui raconter tout, qu'elle me fasse des confidences et m'apprenne des choses du passé. Alors je voulais des petits-enfants. Quand Pascale m'a annoncé qu'elle était enceinte, j'étais extrêmement contente, pour elle et pour moi.

J'étais à l'hôpital trois heures avant, et quand elle est entrée en obstétrique, je suis partie. Je l'ai laissée avec son chum. Quand je suis revenue, Marie avait une heure, pas plus. Quand j'ai eu mes enfants, j'ai éprouvé de la joie, mais là, c'était de l'émotion pure. J'ai été prise par surprise. C'était une continuité à laquelle je n'avais jamais pensé. Mais pour le moment, le mot « grand-mère » n'a pas beaucoup de sens pour moi, parce qu'il fait penser à des gens de 70 ans et plus alors que j'en ai 59. Je ne sais pas comment il faudrait nous appeler. Il faudrait inventer un autre mot ! On a toujours associé ce rôle à la vieillesse. Jadis, la plupart des grands-mères n'avaient pas, comme nous, une vie active à l'extérieur de chez elles. Faut dire qu'à cette époque, on déclarait vieux des gens de 40 ans ! Jeune, je me souviens m'être révoltée contre ça.

Quand je suis arrivée à Paris, en 1952, ma propriétaire, qui avait 60 ans, se promenait à bicyclette dans Paris. Je me suis empressée d'écrire à tous mes amis du Québec : « Vous voyez, c'est nous qui sommes en retard, on peut faire du vélo jusqu'à 80 ans ! »

Je passe beaucoup de temps avec Marie. J'ai offert ça à ma fille parce qu'on vit à dix minutes de chez elle et que je vais bientôt partir deux mois en tournée. Je vais m'ennuyer. Je veux la connaître et qu'elle me connaisse. Je crois que notre rapport est très bon parce qu'elle rit beaucoup quand elle me voit ! Je la berce, c'est très très doux... C'est un principe, non pas de possession, mais d'émotion, tellement frais. On a toutes les câlineries et tout ce qui est agréable, et pas les inconvénients ! J'ai eu un bébé près de moi, le fils de mon amie Brigitte, et je me disais que ça serait pareil avec Marie. Mais non. Je sens une forte appartenance avec Marie.

J'ai toujours voulu des enfants et j'ai été très heureuse d'en avoir. Mais quand je suis avec ma petite-fille, je ne pense pas à comment j'étais avec mes enfants. J'ai une mémoire au présent. Je ne reconnais rien. C'est comme si tout était nouveau ! C'est un cadeau plein, entier, gratuit, si facile à assumer. J'aurais envie de lui transmettre des choses, de lui montrer la campagne, les fleurs, de lui apprendre le nom des choses, de redécouvrir avec elle ce qu'elle va découvrir. Mais c'est plutôt moi qui découvre et qui suis éblouie pour le moment ! Je suis encore dans l'éblouissement, alors je ne pense pas à la transmission. Il faut dire que j'aime beaucoup les bébés. C'est pur et direct, ça me séduit complètement. Ils pleurent, on leur

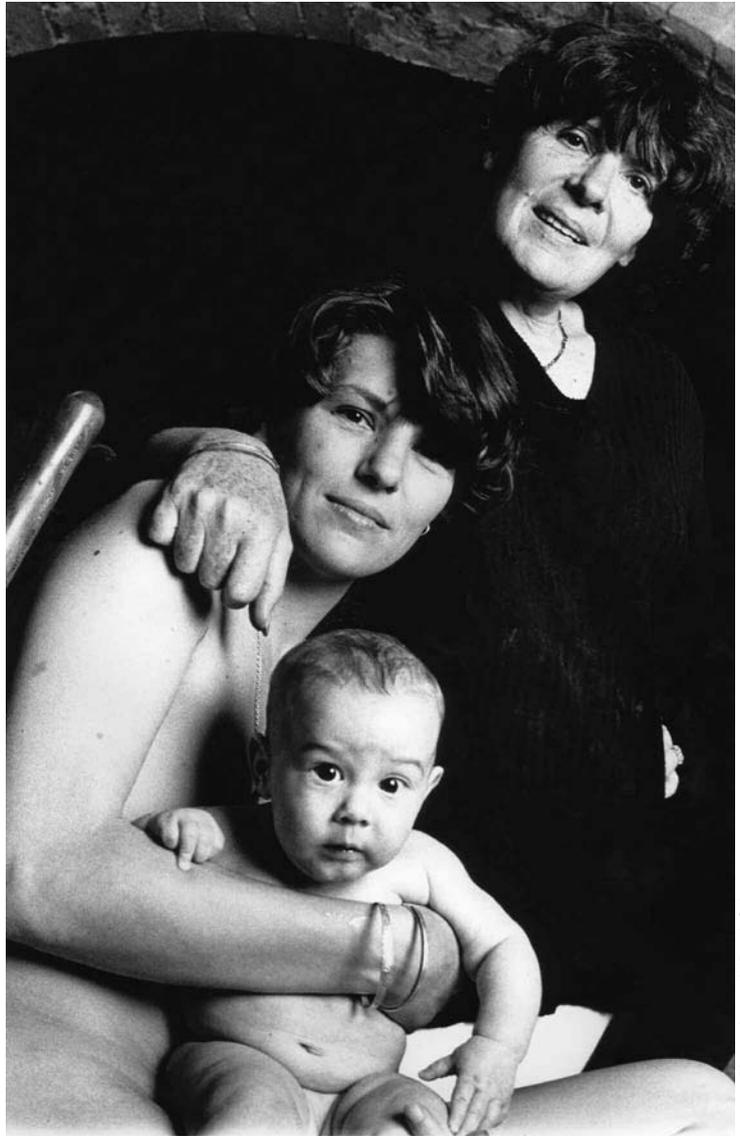


Photo : James de Burgh Galway

présente un objet, on fait un petit bruit avec les doigts ou on leur fait entendre une musique et c'est fini. C'est tellement entier. J'aime beaucoup cet esprit-là. En ce moment, Marie ne veut pas se mettre sur le ventre et elle est frustrée parce que ses affaires sont trop loin. Je voudrais l'aider à passer à une autre étape, mais c'est parce qu'elle le veut elle-même ! Je lui dis que si elle se mettait sur le ventre, si elle voulait se traîner, elle pourrait ramasser ses affaires plus vite !

C'est un bonheur qui est là et ne se dément pas. Sa présence change beaucoup de choses dans ma vie. Je dispose plus de mon temps pour en avoir avec elle. Je n'ai jamais eu beaucoup de temps à moi, mais en donnant du temps à Marie, je m'en donne. Je cours toujours après quelque chose que je devrais faire, que je n'ai pas encore appris, j'ai toujours été comme ça. Mais là, c'est simple, il faut que je reste avec elle. Je ne cours plus. Je suis bien avec elle.

Quand je suis loin d'elle, elle est avec moi. Je pense aux étapes de sa croissance que je vais manquer. Je pars bientôt en tournée en Europe avec Anne et je me suis fait toutes sortes de photos...

*Elle dit cette dernière phrase sur un ton gêné, presque timide, en me regardant du coin de l'œil, comme si j'allais rire d'elle. Pauline a fait de la bicyclette dans les rues de Montréal jusqu'à sa mort. Elle n'aura jamais eu le temps d'être vieille.*

**M**ARIE CARDINAL  
*Rue Viger, automne 1988, chez Marie Cardinal, surnommée Moussia. Sa fille Bénédicte, la mère d'Isadora, travaille à l'ordinateur à l'autre bout de l'appartement. Elle tend une oreille aux propos de Marie et intervient de temps en temps. Le jeu est clair: Marie parle à Bénédicte en répondant à mes questions, tactique pure Moussia dont Bénédicte n'est pas dupe...*

**Quand Bénédicte m'a annoncé** qu'elle était enceinte, ça été toute une cérémonie! Mes deux filles m'ont appelée, et j'ai compris qu'elles voulaient me parler en privé. Je me suis dit: elles ont fait une connerie, elles ont cassé l'auto. Je suis donc arrivée en disant: «Qu'est-ce que vous avez fait encore?» Non non, c'est pas ça, assieds-toi. J'étais à mille kilomètres de ça. Je me suis assise, et Bénédicte m'a dit: «J'attends un bébé». Et là, je me souviens – je pense que je ne l'ai jamais raconté à Bénédicte – que j'ai fait semblant d'être émue. J'ai mis mes deux mains devant ma figure et je me disais: Bon dieu, quelle merde! Je ne pensais qu'à l'avenir, comme c'est dur d'élever un enfant. J'étais incapable de voir autre chose. Mais je voyais bien qu'elles étaient très émuës et qu'elles pensaient que j'allais être émue aux larmes, alors j'ai attendu de me maîtriser, j'ai enlevé mes mains devant mon visage, et j'ai dit: Oh la la, quelle merveille! Ça aurait été idiot de les décevoir. Mais personnellement, si mes enfants n'avaient pas eu d'enfants, j'en aurais été très contente.

Pendant la grossesse de Bénédicte, j'étais heureuse parce qu'elle était tellement contente d'avoir ce bébé. Je n'étais pas du tout gâteuse à l'avance, il ne me tardait pas de voir cet enfant. Je pensais plutôt: comment vont-ils faire? Comment vont-ils se débrouiller? Je me rappelle que le premier mois est très difficile. Tout change, tout est bouleversé, surtout au premier enfant. Je savais donc que je voulais être avec Bénédicte au début, et l'aider le plus possible.

J'étais contente que Bénédicte ait une césarienne, je trouve ça inutile de souffrir pour accoucher. Je ne vois pas ce que ça apporte de plus. Isadora avait un quart d'heure quand je l'ai prise dans mes bras. J'ai trouvé qu'elle ne ressemblait à aucun de mes enfants et que c'était un petit lardon! En fait, c'était encore Bénédicte qui me touchait, à ce moment-là. C'était Isadora dans les bras de son père qui me touchait, cette petitesse dans les bras de Jim, qui est si grand. Les premières semaines, il n'y avait que Bénédicte qui comptait pour moi, que la petite aille bien pour que Bénédicte soit contente.

Au départ, être grand-mère m'était complètement indifférent. Ce qui me touchait, c'était que ma fille attende un enfant. J'étais plus inquiète de ma fille que de l'enfant qu'elle allait avoir. C'est plus tard, en Provence, pendant l'été, que je suis tombée en amour avec Isadora. Elle avait deux mois. C'est elle qui m'a séduite, c'est sa personne, pas l'idée d'être grand-mère. Et je me suis beaucoup attachée à elle. En plus, elle est d'une gentillesse extrême. C'est une petite fille facile qui bouffe bien, qui dort bien, qui gazouille... Vraiment des gazouillis d'enfant comme on les rêve, comme on en voit au cinéma. Elle fait ça des heures entières, réveillée dans son parc, toute nue au soleil. Elle a passé deux mois chez moi, dans cette tiédeur, cette chaleur, cette facilité de la Provence, avec tous ces gens qui l'aimaient autour d'elle,

en quantité. Elle était marrante. Quand il y avait une cigale qui partait à striduler dans les pins, chaque fois, elle se tournait de son côté.

J'ai eu ma première petite-fille très tard, à 60 ans, et la seule chose à laquelle je pense, c'est qu'il y a bien des chances que je ne la connaisse pas quand elle sera adulte. Et ça me touche. Le monde qu'on est en train de faire me révolte, parce que ça sera son monde à elle, les histoires de pollution et toutes ces horreurs. J'étais très sensible à tout ça avant, mais on aurait dit que ça restait théorique. Maintenant, ça me met dans des colères effrayantes. Je me suis énormément attachée à Isadora. Au point que je crois que c'est l'être au monde auquel je tiens le plus.

*Marie n'aura pas connu sa petite-fille adulte comme elle l'aurait souhaité. Mais ses livres sont là pour continuer de lui parler. C'est là toute la beauté de la littérature et de la transmission.*

**A**NNE SYLVESTRE  
*Aéroport de Mirabel, juste avant un retour à Paris. Automne 1988. Il faudrait voir Anne Sylvestre parler de sa petite-fille sur vidéo. Par écrit, il y a une grosse perte: il manque les gestes, les onomatopées qui tentent de dire l'indicible, les mimiques, le visage qui s'illumine, les silences. De l'amour palpable.*

**Dans une chanson écrite en 1984**, je disais à mes filles: *Pas encore, pas déjà*. Je me doutais bien que ça s'en venait!

*Ne me faites pas ça / Pas ça non pas encore / Non ne me fructifiez pas / Pas encore pas déjà*

Je me doutais bien que ça serait foudroyant! L'amour... cette espèce d'amour. J'avais peur de ne plus penser qu'à ça.

*Je sais que j'en serai bien pire qu'amoureuse / Épouvantablement / J'ai peur que mes chansons ne soient plus que berceuses / Attendez un moment*

Comprends-moi bien, je suis contente, ravie, je l'attendais, puisque je dis à la fin de la chanson «Moi je l'attends déjà».

*Si vous me faites ça / Sachez bien que j'en rêve [...] / Moi je l'attends déjà*

Alors que je commençais à me libérer de la maternité, que j'arrivais à laisser marcher mes filles devant sans trop courir derrière elles pour voir où elles mettaient les pieds, boum! Voilà Clémence qui arrive!

*Enfin je m'éloignais de ces années de brume / Enfin je m'ébrouais / Enfin je déposais mon doux fardeau de plume / Et je me déplaçais / Mon cœur se dénouait reprenait sa vitesse / Battait enfin pour lui*

Évidemment, je suis remplie d'un bonheur total, mais en même temps, je sais que j'ai un fil de plus qui me tient le cœur, alors que les autres fils s'étaient un peu étirés. Et celui-là, ce n'est plus un fil, c'est un câble!

Ah! ça fait un effet extraordinaire... être grand-mère, c'est tellement plus léger que la maternité. On est dégagee des soucis de l'éducation et on peut se permettre d'être un peu délinquante! Je me prépare à ça. Et je me dis que les soucis qu'aura cet enfant ne me parviendront que par ricochet. Ça donne une immense liberté. Le plaisir est plus autorisé que quand on est mère. Les rapports sont plus joyeux, moins asservis à des règles. Je me prépare à négocier et à organiser de grandes joies!



Photo : Suzanne Langevin



Je vois ma fille, Philomène. L'amour se voit sur elle. Déjà pendant sa grossesse elle était bien, superbe, tranquille, tellement heureuse. La maternité lui a donné un sens et des racines. Et ce que je trouve merveilleux, c'est qu'elle m'a vraiment donné une part dans l'attente, dans la préparation et dans l'accouchement. Non seulement elle m'a laissée être là, mais je pense qu'elle l'a désiré. C'est un cadeau extraordinaire.

J'ai vu naître Clémence. Sur le coup, je ne peux pas dire ce que ça m'a fait. C'est venu après. Dans l'instant, j'étais sous le choc. Au moment de la naissance, quand j'ai vu qu'elle arrivait et que ça se passait bien, ah! j'ai pris un grand coup sur la figure. Je n'avais jamais vécu ni vu un accouchement puisque j'ai eu deux césariennes. Je trouve ça miraculeux, vraiment. Clémence avait l'air contente et fière d'arriver. Elle n'avait qu'une heure quand je l'ai prise dans mes bras pour la première fois. Je me suis sentie attendrie à n'en plus finir. Je la regardais... c'est quoi cette petite chose... Elle était mignonne et si petite. Une puce, une petite poupée. Le sentiment est violent et immense. C'est comme un amour trop grand, on manque de souffle. Ça envahit tout d'un seul coup, ça prend plus que sa place. Ça pousse tout le reste. Cet amour-là arrive et s'impose.

Ça nous a rapprochées, Philo et moi. On était déjà complices, mais je crois qu'on a encore plus de plaisir à être ensemble. Peut-être qu'elle commence à comprendre ce qu'elle a été pour moi.

Bien sûr, j'aimerais que Clémence me ressemble, qu'on ait beaucoup de points communs. De toute façon, elle sera libre de faire exactement ce qu'elle voudra. Déjà, elle grandira certainement avec mes chansons pour enfants! Elle sera forcément plongée dans ce monde.

Il y a des gens qui estiment qu'étant donné le monde dans lequel nous vivons, c'est un crime de donner naissance à un enfant. Mais je pense que les gens qui font quelque chose de leur vie, qui sont responsables et ont une certaine force de création doivent être heureux

comme je le suis de se prolonger. On a besoin de ces enfants-là.

Pour l'instant, je veux vivre ce moment privilégié, je n'ai pas envie de l'écrire. J'ai seulement envie de voir Clémence, d'être avec elle. Et là, je n'ai qu'une envie: retourner en France et me repaître de ses sourires et de la couleur de ses yeux. Je veux tout voir et profiter de tout... Comme elle va avoir grandi...

*2005: Clémence a 17 ans. Elle joue de la trompette, elle chante et en juillet 2005, elle est allée dans une école de musique faire un stage de découverte de la voix pendant deux semaines. Elle en est revenue enchantée. Gène de grand-mère, quand tu nous tiens...*

## Le mot de la fin par Flavie Payette-Renouf

**Chère mamie,**  
C'est pas toujours facile de t'avoir comme grand-mère, surtout quand on arrive à la page 446 de mon cours d'histoire et que le sujet c'est... toi! Mais comme sans toi je ne serais pas celle que je suis, et bien, je ne t'échangerais pas pour tout l'or au monde.

— Flavie

---

**HÉLÈNE PEDNEAULT** est écrivaine. Elle a publié sept livres, dont *Pour en finir avec l'excellence* (Boréal, 1992) et *Mon enfance et autres tragédies politiques* (Lanctôt, 2004). Sa pièce, *La déposition* (VLB, 1988), a été traduite en quatre langues et n'a jamais cessé d'être jouée depuis sa création. Membre du comité de rédaction de *La Vie en rose*, elle y signait notamment ses célèbres «Chroniques délinquantes».